

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

29^e ANNÉE.

N^o 5

1^{er} MARS 1886.

Le dimanche, tous les travailleurs sont libres pour célébrer l'ANNIVERSAIRE D'ALLAN-KARDEC : Nous convions les spirites à se rendre à son tombeau, le dimanche, 28 mars courant, à 2 heures très-précises de l'après-midi, et le même soir, au repas de 3 fr. par tête qui aura lieu dans les salons de Richard, 137, galerie de Valois, Palais-Royal. (*Enfants, demi-place.*)

LA THÉOSOPHIE BOUDDHIQUE C'EST LE NIHILISME

(Suite) (Voir la Revue du 15 février 1886, page 101)

Nota. — Ces articles seront réunis en brochure pour propager la vérité, mode pratique, en ce sens qu'il répond aux *petites colères* par des faits scientifiques.

VIII

« Si le Bouddha de l'an 623 reconnu, recommandé par le catéchisme du président de la Société théosophique sous l'inspiration du Grand-Prêtre Sumangala n'est plus qu'un *Deus ex machinâ* inventé depuis une quinzaine de siècles environ pour le besoin de la cause, c'est-à-dire à l'effet d'opérer la restauration d'un sacerdoce quelconque supprimé quatre mille ans environ auparavant par le vrai Bouddha historique; si ce pseudo-Bouddha n'est autre chose que le produit d'un subterfuge habilement soutenu et heureusement réussi, nous demandons alors que reste-t-il de cette autorité morale du Grand-Prêtre se disant le successeur direct d'un SEIGNEUR qui n'est plus qu'un mythe?... Qu'advient-il du prestige que tire de sa haute antiquité cette doctrine du *Néant* qui, toute proportion gardée, est née d'hier, et n'est que le résultat d'une imposture?

Point n'était besoin, vraiment, de crier aux quatre coins de la terre qu'on allait apporter la vérité à la France et à l'Europe, et d'exciter une curiosité malsaine à propos de doctrines prétendues morales, et qui ne sont que des doctrines antisociales, produisant un trouble réel dans les consciences impressionnables.

Mais en appelant l'attention sur les faits que nous venons de signaler, nous n'avons accompli qu'une partie de notre tâche, il nous reste maintenant à prouver que dans tous les cas, la doctrine attribuée à Bouddha, quoi que disent et quoi que fassent pour s'en

défendre les néo-Bouddhistes-théosophes-occultistes européens, n'est autre que celle du hideux *Néant* : le *Nihilisme*.

A tout seigneur tout honneur ! Commençons donc par le Nirvana.

Quel est le sens attaché à ce mot autour duquel ont été faites, et pour cause, tant d'équivoques ?

Eugène Burnouf, dont le secrétaire de la Société théosophique d'orient et d'occident (1) ne manque jamais d'invoquer l'autorité dans les occasions particulièrement difficiles, Eugène Burnouf déclare sans hésitation que le NIRVANA N'EST QUE LE NÉANT (textuel).

Le mot lui-même exprime l'idée d'une chose qu'on ne peut plus éteindre en soufflant dessus. Or l'opinion de Burnouf est absolument identique à celle que partagent Clouyh, Turnour, Schmidt, Foucaux, Spence Hardy, Wassilief, Barthélemy Saint-Hilaire, sans compter tous les brahmanistes hindous qui s'accordent aussi pour accuser les bouddhistes de croire à une destruction complète.

Voici en propres termes ce que Barthélemy Saint-Hilaire dit au sujet de la valeur du mot Nirvana :

« Par la science, par la connaissance illimitée des lois physiques et morales du monde, et par les six perfections transcendantes : l'aumône, la vertu, la science, l'énergie, la patience et la charité, l'homme peut arriver au bonheur auquel il aspire, au nirvana, *c'est-à-dire au NÉANT* » (textuel).

« Tel est le fond du Bouddhisme, fond absurde, dogme hideux, qui a subjugué depuis plus de deux mille ans et qui subjugue encore le quart ou le tiers du genre humain. S'il est une croyance qui semble répugner à la nature humaine, telle que nous la sentons en nous, s'il est une croyance qui semble devoir la faire reculer d'horreur autant que de dégoût, c'est celle-là sans doute... »

C'est d'ailleurs ainsi que Sumangala lui-même comprend le Nirvana, comme on a pu le voir par la correspondance du *Temps*, comme on le voit encore mieux par le ton incisif et impérieux avec lequel le Grand-Prêtre menaça le président de la Société théosophique (2) de retirer son approbation pour le catéchisme bouddhique dans le cas où l'auteur aurait persisté à avoir deux opinions sur le Nirvana.

IX

Voyons maintenant quel danger il peut y avoir pour la société à ce que les doctrines bouddhiques s'implantent en Europe.

(1) Nous avons vu que cette Société est, de l'aveu de ses chefs, placée sous le patronage des thaumaturges bouddhistes de l'Himalaya dont elle reçoit les inspirations.

(2) Voir le *Bouddhisme selon le canon*, etc., par Henry S. Holcott, page 20, ligne 24.

Prenons, par exemple, deux hommes placés dans des conditions sociales identiques : Que le premier, religieux ou non, spiritualiste ou matérialiste, voire même athée, soit convaincu de l'indestructibilité du *moi conscient* ; que l'autre, au contraire, soit subjugué par l'idée bouddhique du Nirvana.

Quel sera l'état moral de chacun d'eux ?..

Le premier, tenant pour des accidents passagers de la vie, dont l'horizon est infini, les difficultés de la situation présente, prendra son parti avec sérénité en comptant sur un avenir compensateur. Il travaillera avec un inébranlable courage à agrandir le cercle de ses connaissances et après avoir acquis nombre d'aptitudes nouvelles, c'est avec un calme parfait qu'il verra venir le terme d'une carrière qui lui aura été aussi profitable à lui, qu'aux autres.

C'est l'homme né pour la société ; c'est le pionnier du progrès.

L'autre, le bouddhiste, pour qui le travail, la science, la vertu, la connaissance illimitée des lois physiques et morales, comme l'a observé M. Barthélemy Saint-Hilaire, n'a d'autre objectif que le Néant, celui-là suivra des voies différentes, selon son tempérament, son éducation, son milieu et même le climat où il vit (1).

Le bouddhiste hindou, par exemple, supportera, impassible, le fardeau d'une existence absolument passive : son esprit hypnotisé, atrophié et pour ainsi dire momifié, présentera à l'observateur attristé la sombre idée de ce que peut sur un peuple l'influence délétère et dix fois séculaire du Nirvana.

Le bouddhiste européen oriental, lui, se révoltera !

A quoi bon vivre et souffrir, se dira-t-il, quand un autre jouit et que le Néant est l'égal partage pour tous les deux ?... S'il en est ainsi : Néant pour Néant, finissons-en au plus tôt ; mais finissons-en tous les deux du même coup !

C'est la logique du désespoir ! et voilà encore le résultat pratique de la doctrine d'un Nirvana quelconque en Russie !

Le bouddhiste occidental à l'esprit éveillé et indépendant, toujours en quête du pourquoi des choses et qui, dans la loi du Nirvana, rencontre le vide, se rebuera contre une pareille insanité de la nature et dans son courroux s'oubliera et deviendra injuste.

Puisque le travail, la science, l'honneur, la vertu, le bien et le beau mènent droit à l'annihilation de l'Être, tant pis !... et suivant son tempérament et sa position sociale, l'un se dira : Puisqu'il

(1) On aurait tort de confondre l'homme sans religion aucune, ainsi que le matérialiste et l'athée avec le nihiliste. L'idée de l'immortalité, c'est-à-dire de l'indestructibilité du *moi-conscient*, est absolument étrangère à toute question de foi, de croyance et de sentiment. En regardant les choses de plus près, on reconnaît que l'immortalisme est tout simplement l'antithèse du nihilisme, une question d'ordre scientifique.

en est ainsi, je noierai la vie dans les plaisirs!... De la vertu, j'en garderai tout juste assez pour me faire un manteau qui cache mes dessous... Tout pliera à mes désirs et c'est à leur satisfaction que j'emploierai les ressources de mon esprit... Quant aux autres!... quant à l'humanité!... qu'est-ce donc! l'humanité c'est moi!.. *elle est* autant que *je suis*. Moi dans le Néant que m'importe le reste!..

Un autre, situé plus bas dans l'échelle sociale, comparera avec jalousie et envie la distance qui le sépare des plus heureux placés plus haut. Pourquoi cet écart? Qu'ai-je fait pour être aussi bas et souffrir ainsi? et qu'ont-ils fait, ceux-là, pour être aussi haut et jouir?... La société est une duperie, les jouissances sont aux plus rusés, usons de représailles... exploitons la société!.. Si nous sommes pris, si nous sommes vaincus, tant pis!.. après nous le Néant!.. Les heureux détiennent l'autorité... Pourquoi eux? et non pas nous?... et puis, l'autorité, n'est point l'égalité. Supprimons donc l'autorité!.. car : ou l'égalité est l'absence absolue de toute prépondérance d'un citoyen sur un autre, et alors *l'Égalité c'est l'Anarchie*, ou elle n'est pas l'égalité!

Et l'homme qui parle ainsi, dupe d'une ignoble doctrine, est logique.

Que Sumangala et ses vénérables missionnaires, récemment débarqués en France, viennent encore nous recommander et glorifier la vertu efficace de leur bouddhisme!

On nous fait observer que la doctrine bouddhiste renferme toutefois des enseignements de valeur qui tranchent avec les insanités que nous venons de rapporter.

On oublie que ces enseignements ne lui sont nullement propres; elle les a faits siens après les avoir empruntés à d'autres doctrines préexistantes, au brahmanisme d'abord, au christianisme ensuite, auquel, nous l'avons démontré, le néo-bouddhisme est postérieur d'un ou de deux siècles environ.

X

« Je suis oiseau, voyez mes ailes,
« Je suis souris, vivent les rats!

Pendant que nous discourions sur les projets de Sumangala, la mission bouddhiste était débarquée en Europe, en 1884, et travaillait activement à son œuvre.

Fidèle aux instructions du Maître, elle *a visé aux hautes sphères* et, si nous en croyons les nouvelles rapportées des journaux, ses efforts ont été couronnés de succès.

Voici d'ailleurs quelques lignes empruntées au *Gil-Blas* du 7

mai, extraites d'un long article sur une réunion de théosophes de *haute marque*, tenue au noble faubourg, dans les salons aristocratiques de l'hôtel de Mme la Duchesse X... (1).

(1) Le mot *Théosophe* a été adopté par la mission de Sumangala pour remplacer en Europe son équivalent, le mot *Bouddhiste* réservé exclusivement à l'Asie. C'est une des mille surprises que nous ménage la singulière campagne de prosélytisme à laquelle nous assistons.

Voici les motifs de cette substitution de mots :

A peine entrés en France, les missionnaires bouddhistes pressentirent que le pays, dont le génie propre est la clarté, et qui plus que tout autre a horreur du vide ferait mauvais accueil à une doctrine qui place l'idéal du bonheur dans le Nirvana, le Néant.

Dans ces conjonctures, les personnages les plus marquants de la mission s'autorisant de leur titre de chefs officiels de la Société théosophique, crurent prudent de replier le drapeau du bouddhisme et d'arborer à sa place celui de la théosophie connu depuis quelques années déjà.

C'est à la faveur de cette ingénieuse permutation de mots, de ce sous-titre, ou si l'on veut de ce *mot de passe* — Théosophie — que le bouddhisme parvint à s'insinuer jusque dans les plus hautes sphères de la société ; de même que ce fut à la faveur de cet autre *mot de passe* — Hypnotisme — que tout récemment encore le magnétisme vit s'ouvrir les portes de l'Académie de médecine.

Expliquons maintenant en quelques mots, en quoi consiste la théosophie de ces personnages :

Le but *prétendu* de la Société théosophique est la fraternité universelle. Cette société reçoit ses inspirations directes d'une secte de bouddhistes, appelés *Frères thaumaturges de l'Himalaya*, et du Grand-Prêtre Sumangala.

L'inauguration de la Société mère eut lieu à New-York, le 30 octobre 1875 et sa résidence actuelle se trouve à Madras.

Voici quelques passages de son programme, qui suffisent à eux seuls pour démontrer les tendances et le véritable but de la Société.

« Conserver à l'homme ses intuitions spirituelles ;

« Faire naître dans tous les esprits le sentiment de la fraternité internationale ;

« Chercher d'acquérir la connaissance de toutes les lois de la nature, à les promulguer par tous les moyens possibles :

« Encourager surtout les hommes à étudier les lois dites OCCULTES si peu connues et si mal comprises par les générations nouvelles. Apprendre à ne pas rejeter complètement les SUPERSTITIONS POPULAIRES si étranges et si FANATIQUES soient-elles !

« Préalablement, on devra obtenir du candidat (à l'initiation) sur son honneur et par le serment (qu'il répétera tout haut devant les témoins) qu'il jure solennellement de ne pas révéler, ni divulguer à un non initié, rien qui a rapport aux affaires et aux expériences scientifiques (?) et OCCULTES auxquelles il aura pris part. » (Comme cela s'accorde avec l'engagement d'« acquérir la connaissance de toutes les lois de la nature et de les promulguer par tous les moyens possibles ! »)

« L'admission comme membre de la Société mère donne le droit de recevoir les communications cachées aux sections inférieures. »

Enfin : « Tout associé qui sera en lutte avec les autorités du pays qu'il habite, sera expulsé de la Société s'il ne donne à la Société mère le moyen de juger sérieusement ses actes, de bien approfondir s'il a réellement (!) offensé son pays et la Société ! »

Plusieurs groupes ou sections placées sous la dépendance immédiate de cette Société mère ont été successivement fondées en Angleterre, en France, en Amérique et sur d'autres points du globe. Nous ferons très succinctement l'historique des débuts de la section théosophique qui a été fondée il y a trois ans à Paris. Nous nous portons garants de l'exactitude du récit que nous avons l'honneur de mettre sous les yeux du lecteur.

La constitution primitive de la *branche* théosophique de Paris était essentiellement démocratique, réfractaire au dogmatisme ; mais franchement disposée à s'assimiler toute vérité préalablement discutée et démontrée.

A la suite d'une discussion engagée dans une des réunions ordinaires au sujet de doctrines telles que le Nirvana, l'occultisme, l'astrologie, la divination, la magie, l'élixir de longue-vie dont le journal le *Téosophiste*, rédigé par le secrétaire général de la Société mère, est l'organe attitré, un des néophytes ne put contenir un mouvement involontaire de révolte, et protesta avec énergie contre les tendresses de la Société mère pour ces extravagances d'un autre âge.

L'honorable *reporter*, auteur de l'article, parle *de visu*, car il a eu l'honneur d'assister, comme invité, à l'aristocratique réunion.

« Notez que si je discute, c'est que la Théosophie a fait de
« grands progrès dans la haute aristocratie parisienne, qui mérite
« d'être encouragée, laquelle doit être applaudie quand, à côté de
« mille sollicitations de fêtes, elle se livre à des études ou même
« elle s'abandonne à des utopies. Or la Théosophie peut exercer
« une influence salubre ou néfaste.

« Le caractère de la femme ici prédomine. Notre société ne
« fera plus d'apôtres, elle fera peut-être des prêtresses. »

La réflexion est juste. Nous voyons en effet, d'après les exemples fournis par la Russie, que tout ce qui touche de près ou de loin le Nirvana, quels qu'en soient le nom ou la forme, trouve toujours dans la femme l'adepte le plus enthousiaste.

Mais ce que nous voulons retenir de cette révélation : « La Théosophie a fait des progrès dans la haute aristocratie, » c'est que les craintes exprimées par tant d'écrivains sérieux au sujet de la tentative de prosélytisme bouddhique étaient, assurément, fort justifiées et qu'elles le sont plus que jamais aujourd'hui que nous connaissons mieux le degré d'habileté et de souplesse dont les envoyés de Sumangala savent faire preuve à l'occasion. Qu'on se rappelle, en effet, la versatilité et la désinvolture avec lesquelles ces personnages ont opéré le démarquage de leur programme dès qu'ils eurent flairé le danger de l'échec qu'ils couraient avec l'étiquette bouddhiste.

Oui, certes, une tendance très louable et qu'on ne saurait trop encourager se manifeste dans les hautes régions de l'aristocratie vers les études sérieuses. Mais qui ne voit combien il serait regrettable et même funeste que cet élan généreux, ces efforts pour de saines et fortifiantes études fussent stérilisés par de perfides suggestions, par l'attrait d'un *merveilleux de mauvais aloi* et dirigés dans une voie qui aboutit à la doctrine du Néant avec ses tristes conséquences, l'égoïsme, et le reste ?

Ce fut une noble dame qui se chargea de la riposte, Madame de..., qui occupe un rang élevé dans la hiérarchie théosophique. Cette personne, peut-être érudite, est dans tous les cas douée d'une intarissable facilité d'élocution.

Fort de sa haute position officielle, cette chefesse théosophiste trancha le différend en ces termes : « D'après les déclarations expresses des *Vénérables FRÈRES bouddhistes du Thibet* et des autorités théosophiques de Madras, un théosophe, par cela même qu'il est théosophe, est nécessairement occultiste et bouddhiste. »

Cette déclaration, aussi explicite qu'inattendue, fut comme le signal de la dissolution du groupe. C'est à la suite de ce fait que fut fondée la nouvelle Société ou groupe théosophique qui PARTANT, cette fois, DE HAUT, selon le vœu de Sumangala, s'installa dans le noble faubourg où elle rayonne avec un éclat tel que la presse a dû parler d'elle. C'est cette activité qui a motivé l'intéressant article du GIL-BLAS auquel nous avons emprunté notre citation.

Nous terminerons le chapitre en mettant en relief les points de la doctrine théosophique de Madras qui se rattachent au nihilisme, et que semble ignorer la branche cadette de Paris.

Nos citations sont empruntées à un *document officiel* émanant du secrétaire général de la Société mère et signé par lui : Ce document fut inséré dans le *Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques* à la date de juillet 1883.

Il existe, peut-être, peu d'écrits où les idées les plus disparates, les plus contradictoires se mêlent, s'enchevêtrent, se pressent autant que dans ce document. On dirait que la préoccupation de ses auteurs a été de poser, d'une part, des principes qu'on hésitait à affirmer expressément, et de se ménager, d'autre part, une issue dans le cas où l'essai n'aurait pas abouti.

(A suivre.)

Société Atmique.

TROIS THÉORIES

I

Théorie matérialiste

Les phénomènes du magnétisme animal et de l'hypnotisme attirent, plus que jamais, l'attention des savants. Mais, en même temps qu'ils admettent la réalité de ces phénomènes, ces messieurs se servent des faits observés par eux (faits hypnotiques) pour attaquer l'unité morale de la conscience. Ils dédoublent la personnalité humaine et procèdent, suivant le mot de l'un d'eux, à de véritables *vivisections psychologiques*, espérant ainsi prouver que l'identité permanente du *moi* n'est pas aussi réelle qu'on l'avait cru jusqu'à présent.

On voit où mène cette théorie. La possibilité que l'on prétend avoir de détruire l'unité de la conscience serait la preuve, nous dit-on, que les facultés intellectuelles sont, tout simplement, l'œuvre des centres nerveux. Si l'un de ces centres est altéré, par une cause quelconque, l'harmonie est rompue. Cette force qui est en nous — et que les spiritualistes de toutes les écoles considèrent comme indépendante de la matière — se trouve, de la sorte, brisée, preuve certaine qu'elle émane de nos organes et ne peut être considérée comme un principe supérieur.

On rencontre aussi, parmi les philosophes, des partisans de ce système. L'un d'eux, M. Myers, a publié, il y a quelque temps, en Angleterre, dans la *Fortnightly Review*, un travail sur la suggestion mentale et il entreprend d'étudier la personnalité humaine au

moyen de la méthode en question. « M. Myers, dit le *Temps* (1),
« paraît avoir puisé l'idée première de cette méthode dans un ar-
« ticle de M. Victor Meunier, publié en février 1881 et dans une
« étude du docteur Azam sur les *altérations de la personnalité*, pu-
« bliée en novembre 1883. » Bref, d'après la théorie nouvelle,
on pourrait expliquer ainsi l'origine et le mécanisme de la cons-
cience :

« Nous partirons de la cellule type, douée d'irritabilité réflexe.
« Nous supposerons ensuite plusieurs de ces cellules juxtaposées
« et atteignant à ce qu'on désigne sous le nom de *conscience colo-*
« *niale*, c'est-à-dire à l'état où un groupe d'organismes élémen-
« taires forme, au point de vue de la locomotion seule, un indi-
« vidu complexe, quoique chaque polype conserve son autonomie
« pour ce qui ne se rapporte pas à l'action collective. Puis nous
« arriverons à une ébauche de cerveau pour l'ensemble colonial,
« ébauche qui ne sera pas encore à l'abri des erreurs intellec-
« tuelles, car il arrivera à la tête de manger la queue, si elle se
« trouve par malheur à sa portée. Elevons-nous plus haut encore :
« l'organisme complexe forme définitivement une unité ; mais
« cette unité résulte d'une coordination parfaite, non d'une créa-
« tion soudaine : c'est une unité d'agrégation, pas autre chose.
« Les cellules de mon corps sont miennes en ce sens que, pour
« leur propre bien-être et leur sécurité, elles sont convenues
« d'exécuter les ordres de mon cerveau. Mais ces serviteurs n'en
« ont pas moins une vie propre ; ils peuvent, par exemple,
« s'hypertrophier sans que je puisse rien pour les en empêcher. »

« On dira : Mais ma conscience témoigne que je suis une
« simple entité. Cela signifie simplement qu'une *cœnesthésie* stable
« existe présentement en moi ; un nombre suffisant de mes centres
« nerveux agissent de concert ; je suis gouverné, si l'on veut,
« par une majorité normale. Mais donnez-moi sur la tête un bon
« coup de bâton qui réduise au silence deux ou trois de ces
« centres, et voilà tout le reste qui s'éparpille en *groupes parle-*
« *mentaires*, avec le délire et la démence comme résultat. Ma mé-
« moire prouve que je suis cette année le même homme que l'an
« dernier, objectez-vous ? Pas le moins du monde. Cela prouve
« simplement que ma circulation sanguine s'est opérée avec
« régularité et que la nutrition cérébrale a reproduit exactement
« les impressions transmises par le passé aux éléments nerveux.
« Mon organisation est la véritable base de ma personnalité. Je
« ne suis toujours qu'une colonie de cellules. L'inconscient et

(1) Numéro du 21 novembre 1885.

« l'inconnaissable d'où mes pensées et mes sentiments dérivent leur
« unité est *au-dessous* et non pas *au-dessus* de ma conscience.
« Cette unité résulte de ma substructure protoplasmique, et non
« point de je ne sais quel *principe transcendant*. »

Telle est la nouvelle théorie matérialiste. « Nous *partirons* de
« la cellule type... Nous *supposerons* plusieurs cellules juxtapo-
« sées... Nous *arriverons* à une ébauche de cerveau pour l'en-
« semble colonial, etc... » Finalement tout le système repose sur
une hypothèse. On nous donne à entendre que les organismes, en
se reproduisant, ont pu acquérir une finesse telle que l'intelli-
gence, grossière d'abord, supérieure ensuite, en est sortie et
s'est communiquée, de père en fils par l'hérédité. Mais si nous
considérons cette hypothèse comme vraisemblable, ne serions-
nous pas fondés à prétendre que le principe intelligent, qui se serait
manifesté à un moment donné, existait virtuellement dans la na-
ture, et qu'il devait arriver une époque où les organismes perfec-
tionnés seraient capables, non pas de tirer ce principe d'eux-
mêmes mais de le saisir et de se l'assimiler, en raison de leur
affinement ? Si, dans l'ordre physique rien ne se crée et rien ne se
perd, pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans l'ordre moral ? Et com-
ment nous prouvera-t-on que les idées, prises dans leur ensemble,
n'ont pas existé, avec la même somme de puissance et de gran-
deur, dans tous les temps, même avant l'apparition de l'espèce hu-
maine, même avant l'organisation des mondes ? Elles ne se sont *in-*
carnées et n'ont pris une forme intellectuelle saisissable, si je puis
dire, que lorsque la matière elle-même est devenue moins gros-
sière. Cependant la *cellule type* n'a pu se faire toute seule, et, si
nous admettons ce transformisme dont on nous parle, nous som-
mes bien forcés de croire encore à l'intervention d'une intelligence
première, *ayant voulu* d'abord que la cellule type existât ; ayant
voulu aussi qu'avec le temps se formât la conscience coloniale :
enfin ayant voulu l'ébauche du cerveau, puis l'unité d'agrégation
— état supérieur, démontrant, par sa perfection même, la volonté,
au *point de départ*, d'une force intellectuelle indépendante. Cette
force a-t-elle conservé toute sa puissance ? organise-t-elle encore
les éléments premiers de mondes nouveaux ? nul ne peut le dire.
Mais nous sentons bien qu'il existe, en chacun de nous, quelque
chose venant d'elle. Ce « quelque chose » est notre conscience,
notre personnalité morale, notre *moi* intelligent, qui survit au
corps charnel, en vertu de lois immuables établies à l'origine. Et
c'est ce principe divin, résidant en nous-mêmes, qui pousse la
plupart des hommes à protester contre les systèmes matérialistes,

parce que la raison ne peut admettre que la matière seule ait pu produire les lois intelligentes qui la gouvernent et la dominant.

(A suivre.)

ALEXANDRE VINCENT.

HORLOGER DONT LA MONTRE EST VENDUE

Messieurs, il est bon de porter à votre connaissance un fait qui paraîtra intéressant à toutes les personnes qui s'occupent de spiritisme. Les phénomènes remarquables dont j'ai été le témoin auraient suffi à me convaincre si je ne l'étais déjà.

Je possède une table d'acajou, qui me vient de mon frère, mort il y a deux ans et qui exerçait la profession d'horloger. Souvent, ma femme, mes deux nièces et moi, nous évoquions l'esprit de mon frère qui par des coups frappés correspondait avec nous et nous donnait les plus utiles conseils. Un jour de la semaine dernière, nous interrogeâmes la table par les procédés habituels, mais ce fut en vain, l'esprit de mon frère restait sourd à nos appels ; chose étonnante, nous ne tardâmes pas à remarquer que la table, sans nous en être occupé, frappait, en suivant le son exact de toutes les heures, et comme sur un ton plaintif, très différent des coups frappés ordinaires. A ce sujet, je me creusais la tête pendant deux jours, lorsque l'explication des coups plaintifs me vint. Je portais toujours, depuis la mort de mon frère, une montre d'argent dont il m'avait fait cadeau ; or, le jour même où je m'en débarrassai, pour la vendre, mon frère cessa de communiquer avec nous. Bien vite je rachetai la montre cinq jours après, et depuis, la table a cessé de sonner les heures, elle répond à nos appels comme par le passé. Il y a deux jours encore, souffrant comme jamais cela ne m'était arrivé d'une ancienne blessure reçue en 1870, la table me dicta, à trois reprises le mot *aconit*. Je me procurai chez un pharmacien une préparation de cette substance qui me guérit comme par enchantement.

Nous avons pensé que le fait précédent offrait assez d'intérêt pour mériter l'attention, aussi me suis-je permis de vous le faire connaître.

CY. PERCIVAL.

Capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur.

A PROPOS DU THÉOSOPHISME OU OCCULTISME

Voici ce que je lis dans un article de M. Barlet, un des éloquents apôtres du théosophisme ou occultisme. 31 — 20 juin 1885.

Résumé: « Quand un homme meurt par suite de l'abandon des éléments supérieurs qui faisaient de lui une réalité vivante, le deuxième élément ou fluide vital, qui n'est point par lui-même une unité, mais qui est encore inhérent aux particules du corps en décomposition, va s'attacher aux autres organismes auxquels le processus de la décomposition donne naissance. Enterrez le corps, et le principe vital s'attache à la végétation qui le recouvre, aux animaux inférieurs qui grandissent dans sa substance. Brûlez le corps, et l'indestructible fluide vital retourne instantanément à la masse de la planète même à laquelle il est originairement emprunté pour y entrer dans quelque combinaison nouvelle selon son affinité. »

.....
F. CH. BARLET. (E. T. S.)

Voilà donc tout le résumé de la doctrine théosophique ou occultiste pour ce qui est de la destinée de l'homme après la mort. L'homme se compose de trois sortes d'éléments : — 1° Les éléments supérieurs, qui faisaient de lui une réalité vivante ; — 2° Le fluide vital, qui n'est point par lui-même une unité, mais qui est encore inhérent aux particules du corps en décomposition, etc ; — 3° Silence complet, mais il doit être entendu qu'il s'agit ici du corps charnel ; laissons de côté cet élément, puisque rien ne prouve que nous ne serions pas d'accord sur ce point, et remontons à la première catégorie des éléments qui constituent l'homme. Il s'agit ici de ce que nous spirites nous appelons l'âme proprement dite, indépendamment du périsprit ; c'est la partie de notre être qui fait que nous pensons, que nous avons des volontés ; elle faisait de nous une réalité vivante.

Après la mort est-elle encore une réalité ? Nous devons supposer que non, puisque la condition de sa réalité était d'être vivante, et que la perte de cette seconde condition entraîne celle de la première.

Dans tous les cas M. Barlet ne nous dit point ce que devient l'âme après la mort ; il a perdu là une belle occasion non pas de se taire mais de nous éclairer sur une question qui nous intéresse vivement. Il est beaucoup plus explicite sur l'élément numéro deux, que nous spirites nous appelons fluide périsprital. D'après M. Barlet, que nous devons supposer d'accord avec l'école occultiste, cet élément, après la mort de l'homme, ne déménagerait pas subitement ; il prendrait son temps, il dirait : J'y suis, j'y reste » mais vos chairs pourrissent, c'est une peste, pouah ! — Cela ne me regarde pas ; mais tout a une fin, même le fluide ; il se décompose,

il s'éparpille, le voilà devenu l'hôte des plantes qui couvrent la tombe, des vers qui rongent le cadavre. Lui qui a pu habiter le corps d'une chaste et charmante jeune fille, vous conviendrez que c'est là une triste déchéance. Où donc est la loi du progrès ?

Mais le voilà bien attrapé ce pauvre fluide : on a brûlé le corps ; pas un lieu de refuge ; il ne lui reste plus d'autre parti à prendre que de se dissiper en fumée, de s'annihiler en quelque sorte ; tout est fini ou à peu près.

Quelle différence avec ce que la science psychologique nous enseigne sur l'essence, les propriétés, le devenir du fluide périsprital ! Etudions-le pendant la vie de l'homme ; nous le retrouverons le même après sa mort ; mais la grande loi du progrès lui est applicable, physiquement et métaphysiquement. S'il était d'abord gris, sa nuance s'éclaircit, puis il devient rose, puis tout à fait diaphane, car il va toujours en s'épurant, puisqu'il est associé aux progrès que l'âme accomplit.

Le fluide périsprital est à la fois circonscrit et expansible ; le magnétiseur le projette et guérit des malades ; il peut se dédoubler, se porter à de grandes distances, avec ses organes de perception, sans cesser d'être en rapport avec le corps charnel. Nous constatons ces phénomènes chez les somnambules lucides ; l'histoire cite différents exemples de bicorporité.

Le fluide périsprital d'un vivant, combiné avec celui d'un mort, constitue une des grandes puissances de la nature, donnant lieu aux phénomènes les plus variés, que nous appelons phénomènes psychiques.

L'occultisme attribue ces phénomènes à la puissance inséparable de la science qu'ont acquise les adeptes de sa doctrine. A eux seuls est réservé ce monopole. Faites-vous donc adeptes. Mais cette puissance n'est pas facilement accessible. *Non licet omnibus*. Pourquoi tous ces mystères, toutes ces cachotteries ? Nous spirites, nous ouvrons à deux battants les portes du temple.

Résumons-nous vite. Il est facile de voir que l'occultisme et le spiritisme sont deux doctrines inconciliables, qui n'ont rien de commun entre elles. Comme on ne peut servir deux maîtres à la fois, il faut opter pour l'une des deux. Que les occultistes qui nous combattent se donnent la peine, comme nous l'avons fait, d'étudier, de lire, d'expérimenter, de contrôler, de comparer, de vérifier, enfin de faire tout ce qui constitue une étude sérieuse et approfondie. Après cela ils pourront discuter avec nous en connaissance de cause. En attendant je leur adresse mille souhaits de satisfaction et de prospérité.

AMAND GRESLEZ.

CONFÉRENCES DE M. METZGER

Le lundi 1^{er} février, M. D. Metzger répondait à une Conférence de M. L. Jacolliot, sur : *Le spiritisme devant la science et la raison*. M. Jacolliot qui dans son : *Voyage au pays des fakirs charmeurs* a raconté des faits très intéressants et absolument convaincants, n'a pas osé ou n'a pas voulu en parler devant ses auditeurs : singulière manière de faire de la science et de la raison, que celle qui consiste à reléguer dans l'ombre ou à laisser dans l'oubli, précisément ceux d'entre les faits qui seraient le plus capables de porter la persuasion dans l'esprit des incrédules et des négateurs de bonne foi. Ce qui n'a pas moins étonné, c'est que dans une Conférence sur le spiritisme devant la science et la raison, M. Jacolliot n'ait pas jugé convenable de dire un mot, un seul mot, des expériences faites dans le domaine de la phénoménalité spirite, par des hommes comme Crookes, Zöllner, A. R. Wallace, etc.

Que penser de la bonne foi et de la bonne volonté d'hommes qui agissent de cette manière ? De quel droit prétendent-ils représenter la science ? Celle-ci n'est-elle pas l'étude, la constatation des faits ? Et dès lors pourquoi passer sous silence les conclusions des savants qui ont observé, contrôlé les phénomènes spirites, qui les ont vus se produire dans des conditions excluant jusqu'à la possibilité même d'une supercherie ? La science ne serait-elle, par hasard, qu'un mot sous lequel on cherche à noyer ce qui gêne ou embarrasse ? Se servirait-on de cette étiquette pour séduire plus facilement les simples ? Il le semblerait, à voir comment certains hommes raisonnent, jugent, concluent en son nom.

M. Metzger a montré quel est le devoir de la science, de la véritable science, des savants, des vrais savants, vis-à-vis des phénomènes spirites qui doivent, comme tout phénomène quelconque, être étudiés sans idée préconçue, sans parti pris. Il a rappelé les remarquables manifestations dont M. Jacolliot a été le témoin : en appelant ainsi du conférencier mal renseigné, à l'écrivain mieux au courant des choses. Il a parlé ensuite des expériences faites, soit en Angleterre, soit aux Etats-Unis, soit en Russie, soit en Allemagne, par des hommes qui peuvent marcher de pair avec les plus grands.

Et il a terminé en conjurant ceux qui pensent que dans la situation troublée où nous vivons, il faut au scepticisme, au doute, à la négation matérialiste qui nous envahissent de toutes parts, un remède énergique, capable de ramener au bien les bonnes volontés égarées, les désespérés à l'espérance, les incrédules à

la foi basée non plus sur l'absurde, mais sur le fait ; il faut, a-t-il dit ne pas se laisser détourner par des railleries plus ou moins spirituelles, des recherches dont le résultat sera pour l'humanité une cause de progrès, une cause de salut.

Le 15 de ce mois, M. Metzger répondait à un autre conférencier : M. A. Naquet, sénateur. M. Naquet avait affirmé que la science prouvait la non-existence de l'âme. M. Metzger, reprenant un à un les arguments mis en avant par nos matérialistes athées, a établi que sous prétexte de science positive, expérimentale, la science qui s'appelle : *positive, expérimentale*, ne nous donne guère que des hypothèses indémontrées et indémontrables. Ainsi en est-il quand on dit que la matière est infinie, que la matière est éternelle, qu'il n'y a dans le monde que la matière et le mouvement ; car jamais personne n'a mesuré, et jamais sans doute personne ne mesurera ni le temps ni l'espace infinis. En ce qui concerne la troisième proposition, savoir : qu'il n'y a dans le monde que la matière en mouvement, elle suppose tout simplement que nous n'ignorons rien de ce qui existe dans l'univers. Or, nous n'en sommes pas là à beaucoup près, c'est ce qui n'a pas besoin de démonstration.

On s'écarte encore de la science positive, expérimentale, lorsqu'on assimile la vie à l'affinité ou au magnétisme, ou qu'on en fait un des modes du mouvement de la matière. Car aucun savant ne sait au juste ce qu'est le principe vital ; on n'a jamais pu, d'aucune des transformations qu'on fait subir à la matière inerte, faire sortir la moindre cellule vivante. — Nous savons bien que ces Messieurs, prenant l'effet pour la cause, et comparant le corps animé à la machine qui ne l'est pas, concluent, de ce que l'un et l'autre dépensent également de la matière pour produire certains phénomènes, à l'identité de tous les deux. La conséquence paraît tout d'abord séduisante, mais la réflexion intervenant, on s'aperçoit qu'ils oublient l'essentiel : le mécanicien, sans lequel la machine ne serait pas ; et la vie, l'intelligence, sans lesquelles l'homme ne serait pas davantage.

Lorsqu'ensuite, on prétend, par le raisonnement sériel, réduire l'âme à la matière en mouvement, sous prétexte que les six entités : lumière, chaleur, électricité, magnétisme, affinité, vie — et pour la vie, au moins, ce n'est qu'une hypothèse — sont des formes particulières d'une seule et même force, on quitte derechef le terrain de la science positive, expérimentale, pour se lancer sur celui de la spéculation et de la métaphysique. C'est-à-dire en somme que toutes les preuves sur lesquelles on étaie le système matérial-

liste, ne sont que des hypothèses et nullement des vérités démontrées.

C'est ce qu'a établi le conférencier. Puis, ayant ramené à leur juste valeur les arguments à l'aide desquels on voudrait nous faire croire que nous nous dissolvons tout entiers dans la tombe, M. Metzger s'emparant des faits relatifs au somnambulisme, aux pressentiments, aux apparitions, au spiritisme, n'a pas eu de peine à montrer que si, d'un côté, nos savants positivistes affirment une foule de choses qu'ils ne peuvent vérifier, ils oublient volontairement, d'autre part, les phénomènes innombrables qui établissent, d'une manière évidente, l'existence en nous de quelque chose qu'on ne peut sans doute ni analyser ni peser, mais qui n'en est pas pour cela moins réel, moins certain. Et ce quelque chose, c'est précisément ce qui constitue véritablement notre être, notre moi ; c'est notre esprit, notre âme, notre intelligence, peu importe le nom. La science ne prouve donc rien contre l'âme et son immortalité. Loin de là : bien comprise, et embrassant les phénomènes dans leur ensemble, dans leur universalité, comme c'est son devoir, elle conclura comme nous que tout ne finit pas au seuil de la tombe, que nous survivons au corps grossier qui s'en retourne morceau par morceau dans le grand laboratoire universel. Elle dira, avec nous, que cette vie n'est qu'un passage, une des étapes sans nombre qui mènent à la perfection et au bonheur idéals que nous rêvons dès ici-bas.

LADINE.

LES ESPRITS DE LA RUE SAINTE

Nous lisons dans le journal, *le Soleil du Midi*, l'article suivant :

Un très curieux phénomène, qui se produit dans un vaste domaine de la rue Sainte, défraie les conversations de tous les gens de ce populeux quartier. Des faits identiques à ceux qui eurent lieu, aux Batignolles et à Mézières en 1863, se passent depuis huit jours tous les soirs, dans les appartements de M. X...

Nous nous refusions à croire à ce qui se racontait, mais sur les attestations de témoins oculaires et dignes de foi, nous nous sommes décidés à nous rendre compte par nous-mêmes de ces étranges incidents. Voici en quoi ils consistent :

Il y a huit jours, M. X... fut réveillé en sursaut par un bruit insolite qui se produisait dans la chambre de ses enfants ; croyant avoir affaire à un voleur, il s'y rendit pour voir ce qu'il se passait. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en entrant avec de la lumière,

de voir une petite table placée au chevet du lit, qui s'était mise en mouvement et qui exécutait une véritable sarabande au milieu de l'appartement. Toute la famille réveillée par le bruit, arriva dans la chambre, et nous renonçons à décrire l'émoi bien légitime produit par ce branle-bas inattendu. Là ne devaient pas s'arrêter les fantaisies voyageuses de la table. Elle se débarrassa par secousses successives de tous les objets qui se trouvaient sur elle, et enfin comme fatiguée, d'un dernier bond elle se retourna les quatre pieds en l'air.

Les mêmes phénomènes se sont reproduits à plusieurs reprises depuis ces huit jours. Presque tous les meubles de la maison ont voulu prendre leurs ébats. Fort heureusement, pour M. [X..., ils semblent jusqu'ici saisis d'un certain respect pour la vaisselle. En effet, une table sur laquelle était déposé un vase rempli d'eau, a été retrouvée renversée, mais le vase était placé à terre tout à côté, comme si une main invisible l'y avait déposé, sans qu'une goutte du liquide eût été répandue sur le parquet.

Des coups secs retentissent de temps en temps dans l'épaisseur des murs, sans qu'il soit possible de dire comment ils se produisent et d'où ils proviennent.

Ces jours derniers, en présence de diverses personnes, plusieurs morceaux de musique, placés sur le piano, se sont envolés jusqu'à la partie opposée de la pièce, comme poussés par une puissance occulte.

Hier encore, plusieurs journalistes et un adjoint au maire de Marseille se sont rendus chez M. X... A leur arrivée, ils ont trouvé au milieu de la chambre un chapeau qu'on avait, quelques instants avant, accroché à un portemanteau, un édredon avait été jeté par-dessus, et enfin, un fauteuil était renversé les quatre pieds en l'air.

Dans la salle à manger, le tapis avait été enlevé de dessus la table et jeté au milieu de l'appartement. On juge combien grand a été l'étonnement des personnes présentes.

Hier au soir, vers 10 heures, un nouveau phénomène s'est produit en présence de deux agents de police qui avaient été placés en faction dans les appartements. Une table placée dans la chambre de la plus jeune des enfants de M. X... a été soulevée et violemment jetée contre terre.

Ces faits, grossis par la rumeur publique, ont atteint dans le quartier les proportions d'une véritable histoire de revenants; de braves femmes vont jusqu'à prétendre que ce sont des esprits qui, ne pouvant reposer tranquilles, veulent empêcher les dormeurs

d'achever paisiblement leur sommeil. Certains croient voir dans ces faits l'œuvre d'un mauvais plaisant. Nous serions assez tentés de nous ranger à cet avis. L'enquête la plus minutieuse n'a pu pourtant jusqu'à présent faire découvrir le moindre indice.

Nous racontons les faits ci-dessus tels qu'ils se sont passés après en avoir contrôlé l'exactitude et avoir été témoins oculaires de quelques-uns d'entre eux. Il ne nous paraît pas que leur cause soit due à une supercherie. Ils semblent se rattacher au domaine de ce qu'on est convenu d'appeler « spiritisme ». Mais il va sans dire que les esprits des morts ou les revenants ne sont pour rien dans l'affaire. Nous sommes en présence sans doute d'un phénomène physiologique très curieux qu'il appartient à la science d'étudier et qui se produit sous certaines influences magnétiques que nous ne saurions définir.

Les habitants de cet appartement et les locataires de l'immeuble sont loin d'être rassurés. Cela se comprend un peu. Espérons pour eux que tout rentrera au plus vite dans l'ordre accoutumé et qu'ils seront bientôt revenus des « revenants ». (10 février 1886).

LE SPIRITISME A TOULOUSE

Chers Messieurs et Frères en croyance, 15 février 1886.

Persuadé que ce que nous allons vous dire ne saurait vous laisser indifférent, nous vous annonçons — ainsi que nous l'avons fait l'année dernière — que notre assemblée générale annuelle *du Cercle de la Morale spirite*, s'est tenue le dimanche 7 février, à Toulouse, 15, rue Pargaminières.

A l'unanimité nous avons de nouveau témoigné à notre digne M. Pommies — que la maladie tient toujours cloué dans son fauteuil, — tous nos sentiments de profonde estime et de sympathie en le proclamant notre Président honoraire.

M. Lantrac, un chercheur de la première heure, que nous avons le bonheur de posséder depuis la réorganisation du Cercle, a été constamment sur la brèche pendant toute cette année à nos séances ordinaires d'évocation et de moralisation d'Esprits; ce frère nous ayant donné de grandes preuves d'intérêt et de dévouement, a été nommé Président pour l'année courante.

Les vice-présidents (vous les connaissez assez pour qu'il soit inutile d'insister sur leur mérite) sont toujours MM. Delprat et Laforgue — L'une de nos sœurs, de Paris, que vous n'avez sans doute pas oubliée, Mlle Amicie Hébert, depuis 1870 est fixée à

Toulouse, et leur a été adjointe comme vice-présidente, et enfin celui qui vous écrit ces lignes a été maintenu dans ses fonctions de secrétaire.

Je ne sais, Messieurs, si vous n'avez pas eu, vous aussi, à constater dans vos groupes parisiens — je ne dirai pas des défections — mais une certaine indifférence de la part de quelques spirites qui furent les ouvriers assidus de la première heure, et qui, jadis, avaient trouvé dans la doctrine des consolations et des joies profondes et durables. Dans notre petit milieu, bon nombre, après avoir adhéré à l'œuvre du Cercle et nous avoir promis leur concours, lors de sa réorganisation, paraissent depuis quelque temps vouloir y demeurer étrangers. Nous regrettons vivement l'absence de ces bons éléments de succès, car l'expérience des anciens est tout profit pour les jeunes.

Quoi qu'il en soit, bien que réduits à un nombre assez restreint de membres, nous nous inspirons du passé, et pleins de confiance en l'avenir, nous ferons tous nos efforts pour ne point laisser se perdre en nos mains l'œuvre de fraternité et de progrès poursuivie par notre Cercle.

Vous apprendrez aussi, avec plaisir, que la Société de secours fraternels — l'Association spirite, est en bonne voie de progrès — son siège social et ses réunions administratives se tiennent dans notre local. — Les deux sociétés, poursuivant le même but, chacune dans sa sphère d'action, ne peuvent que gagner à se trouver réunies dans un centre commun. — D'autre part, elles diminuent ainsi leurs charges réciproques et se prêtent l'une et l'autre une mutuelle assistance.

Veillez agréer, Messieurs, la nouvelle expression de nos sentiments fraternels et dévoués, avec nos salutations cordiales.

L. CADAUX, 2, rue Lascrosse.

LES HALTES

Par M. le docteur André Chanet (1).

Il est rare de rencontrer un vrai poète, un homme qui, épris de l'idéal, sache rester sur terre pour enseigner aux autres hommes le culte du beau, du vrai et du bien ! En ce temps de névrose naturaliste, beaucoup de poètes sacrifient au dieu du jour et leurs vers se ressentent de l'état maladif de leur âme d'où la foi et l'amour sont absents.

(1) Beau volume in-12, papier de luxe : 5 francs.

Avec M. André Chanet nous sommes loin des théories désolées du matérialisme et de cette versification hachée, sifflante et mordante, qui, paraît-il, est le comble du talent pour les naturalistes. Toutes ses jolies poésies ont de la finesse et de l'éclat, toutes sont l'expression vraie de son âme.

Cela nous suffirait, certes ! pour recommander son ouvrage à nos lecteurs, quand même nous ne saurions pas que, depuis la publication de ses *Haltes*, M. le docteur Chanet est devenu spirite. Nous sommes enchanté que notre confrère soit aussi un de nos frères en croyance.

C'est un lien de plus entre les âmes que ces douces convictions qui nous soutiennent dans ce monde et élèvent le poète à la compréhension d'un monde supérieur où tous ses plus beaux rêves seront réalisés un jour.

Cette pensée ressort de la fraîche poésie, encore inédite, que M. Chanet veut bien nous envoyer et par laquelle nous terminerons cette trop courte bibliographie.

DERNIÈRE PENSÉE

Lorsqu'après la moisson les neiges vont venir,
Le semeur enfouit le pain de l'avenir,
Le blé qu'il verra poindre à l'aube printanière,
Car il sait que tout germe aspire à la lumière ;
Il sait que rien ne meurt, que l'ombre est le berceau
Où l'épi qui sommeille attend le renouveau.

Ainsi l'âme assoupie et longtemps prisonnière
Dans cette obscurité qu'on nomme la matière,
Comme ce grain chétif qui fleurit au soleil,
S'épanouit en Dieu quand vient le grand réveil.

A. LAURENT DE FAGET.

DES ESPRITS SUPÉRIEURS

Extrait d'une dictée médianimique, obtenue au groupe de M. Joseph Marin, rue Bernard-de-Berre, Marseille. « Parmi les grandes questions qui touche la doctrine du spiritisme, celle-ci a soulevé bien des contestations.

Un Esprit ne peut s'élever s'il n'a pour guide de sa conduite la loi de Dieu, cette loi qui réside au fond du cœur de tout incarné et dont les principes sont : la foi en Dieu, l'humilité, la charité, l'amour. Son élévation est en raison de la pratique de ces vertus,

véritables liens fluidiques qui nous relient aux mondes supérieurs de l'espace. Ce serait bien mal comprendre l'amour du Créateur pour ses enfants que de supposer que des Esprits qui l'approchent, et dont les qualités sont un reflet des attributs de la divinité, ne peuvent se rendre aux appels que nous leur adressons. Pourquoi vouloir que les Esprits imparfaits aient seuls le pouvoir de se communiquer à nous, pour nous induire en erreur ? Les Esprits élevés n'ont-ils donc pas plus de puissance qu'eux, et ne leur est-il pas permis de contrebalancer, par leurs sages conseils, l'influence pernicieuse des autres ?

On allègue que des Esprits qui se sont élevés si haut ne peuvent ou ne veulent plus revenir sur les mondes qui ont servi à leur épuration, que les liens qui les y attireraient sont à jamais brisés, que l'atmosphère vicieuse de la terre les souillerait, etc., etc.

Tout ce qui est ainsi supposé n'est-il pas la négation de cette loi d'amour et de charité que la souveraine sagesse a instituée pour y soumettre l'humanité entière, tant terrestre que céleste ? Comprendrait-on cette loi si l'on admettait que des Esprits qui ont franchi les plus hauts degrés de la perfection terrestre, ne pussent plus venir sur la terre pour aider au progrès moral et intellectuel de ses habitants ; qu'ils dédaignassent nos appels, se souciant fort peu de notre avancement ? Ne serait-ce pas l'égoïsme qu'ils pratiqueraient ? Cela ne suffirait-il pas pour nous faire reconnaître leur infériorité par rapport à nous ? Comment pourrait progresser, et notre globe et les hommes qui l'habitent s'ils n'étaient soumis qu'à l'influence des esprits imparfaits ? N'étant en contact qu'avec le mal et n'ayant rien pour en balancer l'influence, nous redescendrions bien vite l'échelle que nous aurions gravie et retomberions encore dans l'enfance de la création.

Nous dirons à nos contradicteurs : Admettez-vous qu'il y ait des esprits inférieurs et des esprits supérieurs ? Si oui, pourquoi demander, afin de vous instruire, des conseils aux Esprits, puisqu'il n'y aura, suivant votre opinion, que des Esprits inférieurs qui se manifesteront. Demandez-vous, sur notre terre, à l'ignorant de vous instruire, et ne recherchez-vous pas ceux qui sont plus aptes à vous conseiller ? Voyez-vous des savants, désireux d'apprendre davantage, rechercher les gens de basse condition dont quelquefois et souvent même l'instinct de la brute gouverne seul les actes ? Il n'en est pas ainsi heureusement, car notre intelligence tend toujours vers le progrès.

Reconnaissant comme inférieurs les Esprits qui viennent se communiquer, pourquoi donc leur demander des conseils que

vous ne leur demanderiez pas s'ils habitaient parmi nous ? Avec un tel principe, le devoir de ceux qui l'ont adopté ne serait-il pas de cesser leurs recherches ? En effet, quelle serait l'utilité de leurs réunions ? A quoi leur serviraient-elles si nous pouvions nous-mêmes mieux concevoir et exprimer les conseils et les avis qui y sont donnés ? Quel serait aussi le résultat de leurs études et de leurs investigations ?

Pour répondre aux spirites qui voient dans la science seule le chemin pour atteindre le but, qui est la perfection, examinons en quoi consiste cette perfection et quelles sont les conditions à remplir pour y atteindre.

D'après la révélation des Esprits, les deux progrès : moral et intellectuel, sont nécessaires pour l'élévation de notre âme. En effet, faisons une comparaison :

Si, sur notre terre, un savant fort au-dessus de tous les autres pouvait éblouir le monde par son génie, pensez-vous que malgré sa science on pût lui élever une statue et porter sa dépouille au Panthéon des grands hommes s'il avait eu les vices les plus abjects qui déshonorent l'humanité et s'il se fût rendu coupable de crimes que nos lois punissent ? On pourrait peut-être, pour le premier crime, l'absoudre en raison du progrès qu'il aurait fait accomplir aux sciences, mais au deuxième, sans aucun doute, on lui appliquerait toute la rigueur des lois. Comment l'appelleriez-vous après l'expiation que la justice des hommes lui aurait fait subir ? Pensez-vous qu'à son retour à la vie spirite il aurait pu par cette incarnation s'approcher du but ? Non, car Dieu infiniment juste nous juge selon nos œuvres. Plus vous vous élevez en science, plus il vous jugera sévèrement, parce que vous aurez beaucoup plus que les ignorants, l'intelligence du bien et du mal. » G. MARIN.

ÉTERNITÉ ET IMMORTALITÉ ⁽¹⁾

A aucune époque les questions d'immortalité et de permanence de l'être humain après la mort n'ont été autant agitées que de nos jours. Rien que ce qui se publie, dans le courant d'une année, pour ou contre le spiritualisme, formerait une bibliothèque très ample. L'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis, contribuent largement à cette production ; mais si la France publie un moins grand nombre d'ouvrages, on peut affirmer que la question y est débattue avec une logique plus serrée, et des démonstrations phi-

(1) 1 vol., par Jules Baissac. 3 fr. 50.

losophiques d'un ordre plus élevé. Moins riches de faits et d'expériences, les ouvrages français sur le spiritualisme ou sur le spiritisme sont plus forts d'argumentation, plus élevés comme conception de l'être ; s'ils s'adressent moins à l'imagination que les publications américaines par exemple, ils sont plus riches de déductions logiques et d'intuitions, ils étonnent moins, mais ils font penser davantage que leurs similaires d'origine anglo-saxonne.

Nous avons dit qu'à aucune époque ces questions n'ont autant occupé les esprits. Le christianisme peut se vanter d'avoir en quelque sorte réveillé la croyance à l'immortalité, bien qu'il ait fait dès l'origine fausse route en créant ce dogme à la croyance grossière et insoutenable de la résurrection des corps. Mais même mal posée, comme elle l'était par les premiers prédicants chrétiens, par saint Paul entre autres, cette question n'avait pas la puissance d'émouvoir les esprits et ceux qui se targuaient de philosophie. Nous en avons la preuve dans ce qui arriva à saint Paul lorsqu'il fut amené à l'aréopage d'Athènes pour s'expliquer au sujet de la nouvelle doctrine qu'il prêchait ; car lorsqu'il parla de la résurrection, quelques-uns des auditeurs se mirent à rire ; d'autres se bornèrent à dire qu'ils entendraient l'orateur une autre fois sur cette curieuse question.

Plus tard le même apôtre parlant devant Festus de la résurrection des morts, ce magistrat romain se borna à lui dire avec une nuance d'aimable ironie : « Tu es fou, Paul, ton grand savoir te fait déraisonner. »

Voilà où en était la question de l'immortalité des âmes à l'époque où le christianisme apparut dans le monde.

Or, après dix-neuf siècles d'enseignement chrétien, le genre humain n'est guère plus avancé, sur cette question vitale de la survivance de l'être humain après la mort, qu'il ne l'était au temps de saint Paul. Les chrétiens *croient* à l'immortalité de l'âme et à la résurrection des corps, mais cette *foi* n'est appuyée d'aucune preuve directe et positive, c'est un *article de foi* non un *article de science*.

Mais une croyance non démontrée est bientôt pratiquement nulle, et c'est ce que nous voyons de nos jours où les chrétiens, les plus fermes en leur foi, se conduisent cependant comme si tout devait finir pour eux après la mort.

C'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que le voyant Suédois Swedenborg publia ses premiers ouvrages où il établit que l'homme après sa mort naturelle est introduit dans le monde spirituel dans sa *forme humaine* toute entière, pour y continuer les

usages de sa vie terrestre. Mais cette doctrine n'eut dans le principe qu'un nombre assez limité d'adhérents. Il faut arriver à la seconde moitié du XIX^e siècle pour voir cette doctrine faire en quelque sorte explosion en Amérique et prendre, dans ce pays de toutes les initiations, un immense développement, d'abord par coups frappés (rappings) puis par des conversations avec des dé-cédés au moyen de l'alphabet, et enfin par la formation de *médiums* écrivant sous la dictée des esprits, etc..

Cette *explosion* du spiritualisme qui commença vers 1850 fut comme une traînée de flamme et au bout de quelques années l'on comptait les médiums américains par centaines, par milliers, et les adhérents à cette doctrine par millions.

Aujourd'hui, bon gré malgré, la science officielle et matérialiste est obligé de reconnaître, non pas qu'elle a fait fausse route — les savants ne se démentent jamais — mais tout au moins qu'il y a là des phénomènes non encore expliqués auxquels, pour éviter le nom proscrit de magnétisme humain elle applique les qualifications tout au moins bizarres d'*hypnotisme* et de *suggestion*.

Laissons à la science cette innocente satisfaction de créer des mots nouveaux pour des faits aussi anciens que le monde et reconnaissons que les médecins de la Salpêtrière, de la Pitié, pour ne pas sortir de Paris, ont rendu à la cause du spiritualisme un service réel, le seul qu'ils pouvaient lui rendre, en acceptant des *faits* auxquels leurs prédécesseurs refusaient même d'ouvrir les yeux. On ne dira plus au spiritualisme comme Festus à saint Paul, qu'il est fou, mais on lui demandera ses preuves, qu'il a, du reste, toujours été prêt à fournir.

Ce préambule, un peu long peut-être, paraît nous avoir éloigné du livre de M. Jules Baissac, *Eternité et immortalité*, pourtant, par le fait, nous sommes au fond même de cet important travail, *in medias res*. Le caractère propre et distinctif de l'ouvrage de M. Jules Baissac est d'être à la fois très philosophique et de présenter des faits peu nombreux mais *absolument incontestables*.

M. Baissac ne conteste pas, à l'exemple de plusieurs spiritualistes contemporains, la doctrine de l'évolution, il l'accepte pleinement, telle qu'elle est sortie du cerveau éminemment philosophique de Lamarck, et telle que l'école philosophique anglaise à la suite de Darwin, de Wallace, et d'autres patients observateurs. Seulement M. Jules Baissac ne s'arrête pas en route, comme de prétendus positivistes, qui limitent l'évolution à la carrière terrestre de l'homme, mais il la poursuit à travers l'infini. Il prouve que réduite à la carrière terrestre de l'homme l'évolution est incomplète

et ne mérite pas même ce nom. Ce *devenir*, pour employer la terminologie des philosophes allemands, ayant passé à l'état de *devenu* n'est plus qu'un pitoyable avortement.

Cherchons la preuve dans le fait qui tous les jours passe sous nos yeux. Si l'évolution a pour terme la vie terrestre, l'homme le plus juste, le meilleur devrait, dès cette terre, jouir de la plus grande somme de bonheur; en est-il ainsi? Voici comment s'exprime à cet égard M. Jules Baissac.

« Qu'est-ce d'abord que le bonheur? Le plus illustre, le plus heureux et le plus digne de l'être parmi les rois arabes qui ont régné en Espagne, Abdérame III, dit le Victorieux, lui qui aurait dû, ce semble, le savoir mieux que tout autre, s'en est expliqué à sa mort. Voici ce qu'on trouva parmi ses papiers, écrits de sa
« propre main: « cinquante ans se sont écoulés depuis que je
« suis khalife. Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout: j'ai
« tout épuisé. Les rois mes rivaux m'estiment, me redoutent,
« envient mon bonheur. Tout ce que les hommes peuvent désirer
« m'a été prodigué par le ciel. Dans cette longue période d'ap-
« parente félicité, j'ai calculé ce que fut le nombre des jours où je
« me suis trouvé heureux; ce nombre se monte à quatorze. Mor-
« tels, comprenez d'après cela ce qu'est la magnificence, ce qu'est
« la vie. »

Il serait curieux de connaître quelle fut, pendant ces quatorze jours de bonheur du khalife Abdéram III, la nature même des félicités dont le souvenir se représentait à lui au moment de sa mort. Assurément ce ne furent ni les jouissances de la chair, ni l'exaltation de la victoire, ni les manifestations d'un faste insolent: quelque bonne action dérobée aux regards de la foule, la contemplation de l'ordre immuable de l'univers, le parfum d'une fleur exquise, que sais-je! Un rien en apparence, mais appartenant à un ordre de sensations, de sentiments, de pensées, qui révèlent à l'homme sa véritable destinée supramondaine.

« Il est certain, dit ailleurs notre auteur, que pour les cœurs véritablement grands et les âmes d'élite, le spectacle des douleurs d'autrui est une souffrance; il est même utile qu'il en soit ainsi pour le salut de l'humanité, qui, quoi qu'en disent les sceptiques, doit aux messies-martyrs la meilleure part de ses progrès. Eh bien! que revient-il, dans cette vie, aux bons, aux plus méritants, de leurs sacrifices, de tout ce qu'ils ont fait à leur désavantage personnel d'utile et de profitable pour le plus grand nombre? Je ne dirai pas avec l'Ecclésiaste que « toutes choses arrivent également au juste
« et à l'injuste, aux bons et aux méchants, au pur et à l'impur »,

ce ne serait pas tout à fait exact ; ce qui l'est beaucoup plus c'est que toutes choses étant plus largement senties par les âmes nobles que par les âmes vulgaires, par les bons que par les méchants, il y a fatalement plus de bonheur ici-bas pour ceux qui le méritent le moins que pour les autres. Le monde étant ce que nous le voyons, le bonheur y est pour l'individu en raison inverse de la part que nous prenons aux misères communes, du mérite, par conséquent. Un véritable grand homme est un homme malheureux. N'eut-il pas à boire la ciguë comme Socrate, à mourir sur la croix comme Jésus, à être roué, pendu, décapité, brûlé ou écorché vif comme tant d'autres, il aurait assez de la vue des bûchers qu'il ne peut éteindre, du sang qu'il ne peut arrêter, des larmes qu'il ne peut sécher, des plaies sans nombre qu'il ne peut guérir, pour souffrir lui-même de tout cela à la fois, et en souffrir, lui, le juste par excellence, tandis que les repus, les égoïstes, les indifférents, les moins dignes en un mot, savourent ce qu'il peut y avoir de fumets recherchés au banquet de la vie. »

Le passage que nous venons de transcrire donne une idée suffisante, ce nous semble, des pensées fortes, du style à la fois brillant et sobre de M. Jules Baissac. Nous lui demanderons seulement la permission de lui soumettre une petite critique sur le titre qu'il a mis en tête de son beau travail. C'est d'abord le sous-titre de *La vie après la mort*. Outre qu'il n'est pas très philosophique il ne répond pas du tout au contenu de l'ouvrage. Mais le titre principal lui-même : *Eternité et immortalité* ne nous satisfait pas entièrement. Si, comme nous le pensons, l'auteur croit à *l'éternité de la substance* le mot *immortalité* qui vient ensuite fait non seulement double emploi mais constitue une sorte d'opposition : ce qui est *éternel* ne saurait être *immortel*, le plus impliquant le moins. Si l'auteur voulait, pour l'harmonie de son titre, employer *deux* expressions, il aurait, ce nous semble, été mieux dans la logique de sa pensée en disant : *éternité et mortalité* le premier s'appliquant à la *substance* et le second désignant les successives *transformations* que cette substance subit et que nous appelons si improprement la *mort*.

Ce n'est là, peut-être, après tout, qu'une *chicane* de mots, que M. Jules Baissac prendra, nous n'en doutons pas, en bonne part et où il verra la preuve que nous avons lu son petit volume avec une attention éveillée, que la critique contemporaine accorde rarement aux ouvrages écrits, comme celui-ci, en dehors de toute secte et de toute camaraderie.

NÉCROLOGIE

M. le docteur HUGH DOHERTY est décédé le 7 février, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, à Paris; ce fut un spirite convaincu, un aimable savant, plein de cœur, fidèle à ses amis, un penseur de premier ordre qui voulait être accompagné par ses F. E. S. et en sociologie, car il fut aussi le disciple de Fourier. Il avait demandé M. P. G. Leymarie, par l'intermédiaire de Mme Besson, pour lui recommander de prononcer quelques mots sur sa tombe; il put à peine lui parler car il était expirant.

Un pasteur protestant américain fut conduit auprès du moribond qui avait le coma de la mort, et l'on a prétendu que le D^r Doherty avait eu avec lui une longue conversation!! Il s'agissait d'empêcher Mme Besson de parler, le pasteur devant seul officier : l'on avait donné des ordres en conséquence. Au cimetière, Mme Besson s'est approchée de la tombe, impatientée d'entendre les litanies d'un pasteur géant qui n'en terminait pas avec sa basse profonde; elle l'examinait et semblait le gêner beaucoup avec son regard vif et si intelligent. Malgré la défense formelle, cette dame, toute petite, à la volonté de fer, s'est exprimée ainsi devant un auditoire de professeurs et de docteurs de l'académie de médecine.

« J'ai connu Doherty à Paris, en 1840; je l'ai revu à Londres, et depuis cinq ans, j'ai pu le voir souvent et apprécier ce qu'il y avait de beau dans cette âme d'élite. Il avait un profond sentiment de solidarité et de justice pour tous. Je ne l'ai jamais entendu condamner personne : *Ils font ce qu'ils peuvent, disait-il, et souvent ils ne savent pas ce qu'ils font.* — Sa bonté était intelligente; Robert Burns, le poète écossais a dit : « The noblest work of God is an honest man ». « L'œuvre la plus noble de Dieu est un honnête homme. » Doherty était cet homme-là. — Pendant les derniers mois de ses longues souffrances, il me disait : « Je voudrais en finir, me transformer; j'ai une foi profonde et pas de superstition. — Il est mort dimanche matin, 7 février; nous l'avons accompagné au cimetière et j'ai voulu affirmer sur sa tombe sa foi au spiritisme.

« Adieu, ami bien cher, adieu pour les amis présents et pour les amis absents; vous croyiez fermement à la vie future; vous étiez spirite comme l'étaient Victor Hugo, Lamartine, et comme le sont aujourd'hui beaucoup de nos grands poètes et de nos hommes de science; vous disiez, avec eux : *Les morts sont les invisibles mais ils ne sont pas les absents.* Vous croyiez à la présence des êtres qui nous ont précédés et que nous attirons à nous par nos

pensées et par nos actes. Vous disiez avec Lavater : *Celui qui a bien agi dans le moment actuel a fait une bonne action pour toute l'éternité.* — Vous m'avez promis de veiller sur mes enfants décédés, et de m'aider par votre influence, car vous avez souvent rendu le calme à mon âme, et sur la première page de votre dernier ouvrage, vous avez écrit : « A mon amie. »

« Je suis heureuse d'avoir mérité ce titre. Au revoir ».

Mme Besson s'avança dans la foule des amis; prenant M. P. G. Leymarie par la main, elle l'attira vivement près de la tombe et lui dit : *A vous, maintenant; vous l'avez promis,* et son geste résolu signifiait que, si par ordre, nous ne devions point parler, nous désobéissons. Cette scène rapide avait ému l'assistance.

M. P. G. Leymarie, pris ainsi, déclara qu'après l'improvisation si bien sentie, si ferme de Mme Besson, il ne s'attendait pas à parler, les amis du défunt, ceux de M. Brown-Séquard docteur professeur au jardin des plantes et gendre de Doherty, ayant toute l'autorité pour le bien faire; néanmoins il était heureux de rendre hommage à l'écrivain qu'il avait trop peu connu, et qui, dans son dernier ouvrage : *Homme et nature*, avait su prouver l'existence de l'âme, par ses études physiologiques et biologiques si judicieuses et si pratiques des fonctions organiques du corps humain, et donné, comme conséquences, sa croyance raisonnée en l'immortalité de l'âme par la pluralité des existences sur cette terre.

Ce volume devrait être, non seulement entre les mains de tous les praticiens, mais aussi dans la bibliothèque des penseurs et des spiritualistes. Profondément spirite, Hugh Doherty est mort en paix, avec le calme du sage; comme l'a si bien dit Mme Besson, son dernier ouvrage immortalisera sa mémoire. Il savait qu'il ne serait compris que par un très petit nombre de la génération présente, tout en ayant foi complète en l'avenir et en la justice immanente des choses.

Combien il eût été préférable d'entendre l'éloge de Doherty fait par un physiologiste, un savant distingué et il en est parmi vous, qui eussent noté ce que fut cet homme, cet écrivain, ce docteur philosophe, si bon, si brave, si distingué dont le souvenir est doux à qui a pu l'approcher, le connaître et l'apprécier.

Esprit ami, réveillez-vous au milieu de vos pairs; recevez dans votre nouvelle demeure l'accueil promis aux bons et aux meilleurs.

Notre ami, M. *Jésupret père*, nous annonce le dégagement spirituel de M. LEBEAU, spirite fervent, décédé au Cateau, le 7 novembre 1885; les cinq orphelins de cette honnête homme si

éprouvé, avaient oublié de prévenir M. Jésupret, car leurs peines ont été grandes après ce décès, des pertes successives faites par leur père les ayant laissés sans ressources. Trompés par tous ceux auxquels il avait prêté de l'argent, ruiné par eux, M. Lebeau est mort en pardonnant, plein de confiance dans l'avenir, en comptant que par la mort il entrait dans une autre vie.

Les cinq fils de M. Lebeau, nous écrit M. Jésupret, ont été adoptés les uns par leurs parents, et deux demoiselles seront placées dans le commerce; ces enfants ont été élevés dans les principes spirites et ils supportent leur épreuve avec un courage réel; leur bonne mère avait précédé leur père, il y avait peu de temps.

M. *Larriau (Jean)*, qui jadis avait aidé à fonder le groupe de Mazères, près Langon, fut malmené par son père et sa famille qui réprouvaient les croyances spirites; déshérité et maltraité par les siens, M. J. Larriau habite Bordeaux et nous annonce la mort de son père en nous priant, au nom de la solidarité qui relie les vivants, de prier pour cet homme qui fut injuste par ignorance, et de le faire souvent car ce doit être un esprit bien malheureux.

M. *Lussiez*, ancien et dévoué spirite, a prononcé le discours suivant, à Troyes (Aube) :

Mesdames, Messieurs : « Nous venons ici rendre les derniers devoirs à un travailleur, simple, brave, honnête, qui a bien terminé ce qui s'appelle une existence; nous sommes nombreux et votre présence est un hommage à M^{me} Briet dont vous connaissez les qualités sérieuses.

« Notre amie n'a voulu être accompagnée par aucun desservant des cultes, mais elle croyait à l'existence d'un grand architecte, dispensateur de la vie universelle; elle affirmait, comme l'immortel Victor Hugo, et Camille Flammarion, la pluralité des mondes et des existences dans l'infini de la création. Cette femme possédait aussi cette philosophie consolante, que tout n'est pas fini par la mort du corps, dans ce monde d'épreuves qui est l'un des échelons qui nous conduit au progrès infini.

« Elle laisse une famille courageuse, mais son mari est âgé! l'époque des cheveux blancs nous fait appréhender beaucoup plus le vide fait par le départ des bien-aimés, et l'absence des soins affectueux dont ils nous entouraient. M. Briet aura des regrets amers; il lui semblera entendre le bruit des pas de sa compagne! Illusion, la maison restera silencieuse. Heureusement, la chrysalide humaine se change en un esprit qui déploie ses

ailles, et M^{me} Briet a pris son vol vers les sphères où l'existence est plus heureuse que la nôtre.

« L'absente veillera sur notre ami Briet, car sa pensée est en communion avec la sienne, et il sait que les morts aimés sont plus vivants que jamais; le calme se fera en lui et la matière obéira à l'esprit qui est fort et vivace.

« Atomes qui composiez le corps de M^{me} Briet, dispersez-vous en paix; vous l'avez aidée à remplir le bon labeur et vous allez organiser d'autres principes de vie. Esprit de M^{me} Briet vos amis, votre famille, garderont toujours le souvenir de l'affection que vous leur portiez, Adieu et au revoir. »

M. Lussiez, ancien fondateur du spiritisme, à Troyes, rendait ainsi un juste hommage à M. et M^{me} Briet, qui venaient de très loin à son groupe, quelque temps qu'il fasse, car leur conviction était grande; les spirites de Troyes, et deux cents personnes, parmi lesquelles des conseillers municipaux et des notables commerçants, avaient tenu à accompagner le corps de M^{me} Briet, femme simple, intelligente et éclairée que nous avons eu l'honneur de connaître.

Nous recevons d'Aulnay (Charente-Inférieure), une lettre de M. Emmanuel Chaigneau nous annonçant la désincarnation de son père, M. ALEXANDRE CHAIGNEAU, décédé le 9 février, à Saint-Jean-d'Angély, emporté en quelques jours par une bronchite compliquée d'une affection du cœur. Nous envoyons à notre frère et à toute sa famille l'expression de notre sympathie avec nos vœux bien sincères pour celui qui vient de rentrer dans le monde des Esprits. Les anciens spirites se rappellent la Société de Saint-Jean-d'Angély (*Société des Etudes spirites de Saint-Jean-d'Angély*) qui fut une des plus florissantes et des plus actives et dont M. Alexandre Chaigneau fut un des fondateurs les plus zélés, ainsi que son frère le D^r Alphée Chaigneau. Nous nous sommes aussi souvent entretenus de M. Alexandre Chaigneau avec M. Camille Chaigneau, son neveu, qui aimait à répéter que c'était par lui que le spiritisme avait pénétré dans sa famille et qu'il lui devait d'en avoir eu connaissance de bonne heure.

Ce travailleur de la première heure, qui vient de quitter notre monde d'incarnation et qui est allé rejoindre sa compagne bien-aimée, partie depuis longtemps déjà, était un bon vieillard de soixante-dix-huit ans, encore vert d'esprit et toujours affable de cœur. On peut dire qu'il a bien rempli sa journée et qu'il est allé récolter le fruit de ses travaux. Aussi constant dans ses principes qu'intègre dans toute sa vie, il était aussi ferme dans ses convic-

tions républicaines que dans son amour pour les études spirites, et il ne séparait pas la philosophie de justice de la forme logique qu'elle comporte au point de vue de l'organisation des sociétés humaines.

Saluons l'esprit de cet homme de bien, de ce travailleur. Allan Kardec, qui avait visité et félicité la Société de Saint-Jean-d'Angély, se sera trouvé certainement au premier rang de ceux qui l'ont reçu dans la vie de l'espace, et il lui aura tendu la main, comme il doit la tendre à tous les braves de la première heure qui modestement et vaillamment ont frayé le chemin, dans la petite ville de province comme dans le mouvement de la capitale, en bravant tous les préjugés et en se moquant des sarcasmes. Nous vous demandons aussi une bonne pensée de sympathie pour l'esprit de notre frère Alexandre Chaigneau.

Un avertissement sérieux vient d'être donné à ceux qui édifient leur croyance sur la foi absolue et sans contrôle, à Béthune, où, pour la première fois, on a vu un convoi civil, dans des conditions qui font réfléchir les uns, et exaspèrent les autres. Le 23 janvier à trois heures du soir, l'une de nos vaillantes sœurs en spiritisme, Mme VANDERSIPPE, était décédée, *courageusement*, comme le dit la lettre de faire part, *dans toute la plénitude de la Libre pensée spiritualiste*, et son corps porté en terre par l'élite de ses concitoyens, au nombre d'environ 7 à 800. Les curieux, libres penseurs timorés pour la plupart, dont on comptait près de 2000, formaient une masse tellement compacte qu'à peine le cimetière pouvait la contenir. Le poêle qui recouvrait la bière, drapait avec une sévère et simple élégance ses trois couleurs : noire, blanche et rouge.

En tête du pieux cortège, et à la suite de trente assistés qui portaient chacun un beau bouquet de violettes destinés à être jetés sur le cercueil, s'avancait, grave et digne, Mme Billon, vaillante amie du même âge que celui de la défunte, qui portait l'une des trois couronnes de circonstance.

La cérémonie d'inhumation se fit sans le concours d'aucune prière payée à un desservant des cultes reconnus, mais à la sortie du cimetière on distribua aux assistants, pour leurs pauvres, des centaines de bons de pain, plus tard, d'un millier environ; suivant les volontés immuables, expresses et manuscrites de la défunte, tous les frais, exigés par les cultes, pour un service de dix heures, première classe, ont été changés en bons de pain.

Maintenant, pourquoi cette affluence de monde? C'est que

Mme Vandersippe était connue, et aimée, pour ses nombreuses charités; de plus, son mari, aussi estimé qu'elle, est un professeur retraité, officier d'Académie, qui a constamment occupé sa chaire à Béthune, où, sous sa direction pédagogique, ont passé trois générations d'élèves.

Et tout ce monde est venu, guidé par sa sympathie pour la femme qui, de dévote intolérante, a pu, éclairée de la lumière de Damas et à l'âge de mûre réflexion, braver sans crainte toutes les coteries dont elle voyait les perfides tendances.

Le lendemain de l'inhumation de notre regrettée sœur, on lisait dans *le Petit Béthunois*, journal de la localité : « Un anonyme nous adresse une somme de cinquante francs que nous tenons à la disposition de la première famille béthunoise nécessiteuse, dont un membre se fera enterrer civilement et qui viendra en faire la demande dans nos bureaux, rue de la Poste, à Béthune.

Un journal illustré qui se tire à 50.000 exemplaires, en Allemagne, le **UBER LAND UND MEER**, contient un article sur le spiritisme, de M. le docteur *Carl du Prell*, savant éminent en Allemagne, qui préconise dans ce long et intéressant article, l'importance de nos doctrines; l'auteur dont la parole est très écoutée, prétend que la science est obligée, dès à présent, de s'occuper de la nouvelle philosophie, et qu'en l'an 1900, il y aura dans toutes les principales villes du monde, des facultés savantes où l'on traitera exclusivement du spiritisme. L'article du D^r Carl du Prell est un événement pour notre cause.

LE MAGNETISME, *Revue illustrée des sciences physio-psychologiques* vient de paraître, publié sous la direction de DONATO dont la compétence est universellement reconnue.

Dans cette publication, M. Donato traitera, ex-professo, avec le concours de savants autorisés, toutes les questions scientifiques et philosophiques qui se rattachent au magnétisme humain, à l'hypnotisme, à la suggestion, à la fascination dont il s'est fait, depuis douze ans, l'infatigable propagateur et l'apôtre dévoué.

Le premier numéro que nous avons sous les yeux fait bien augurer de cette utile publication; il débute par une très remarquable introduction à l'étude du magnétisme, dans laquelle M. Donato expose les idées qui présideront à son œuvre. Vient ensuite un article de M. Vasseur, électricien, sur des expériences d'une haute portée. Ce numéro est orné d'intéressants dessins, entre autres d'un beau portrait authentique de Mesmer.

« *Le Magnétisme* » paraîtra deux fois par mois, le 10 et le 25, en une brochure de 16 à 32 pages, ornée de gravures.

L'abonnement est de 10 francs par an, pour 24 numéros formant un volume de 450 à 500 pages, grand in-8, imprimé sur papier de luxe et orné d'au moins cent dessins (5 fr. 50 pour six mois). On s'abonne à toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste et chez M. Grujon, administrateur, 1, rue Barye, Paris.

Un numéro spécimen sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre à M. Grujon.

LE SPHINX : Journal spiritualiste et expérimental en allemand, vient de

paraître à Leipzig (Saxe), sous la direction du docteur J. U. Hubbe-Schleiden; il a pour collaborateurs : Le docteur Carl du Prel de Munich, — Alfred Russell-Wallace d'Angleterre — W. F. Barrett, professeur de physique à Dublin, — Elliott Jones, docteur médecin et philosophe, professeur d'anatomie et de biologie à Washington, etc.

Ce journal a pour but de centraliser toutes les investigations scientifiques en fait de spiritualisme, et avec des rédacteurs, princes de la science moderne, de donner des conclusions plus rationnelles que celles adoptées par les associations scientifiques actuelles.

Nous souhaitons la bienvenue au *Sphinx*, lui voulons longue vie et surtout, des résultats probants et utiles pour le spiritisme.

CAUSERIES SPIRITES ou *dialogues* sur les questions que le spiritisme soulève et éclaire dans le passé, le présent et l'avenir de l'humanité, par Louise Jeanne; vol. in-12 de 220 pages. Livre bien écrit, parfaitement coordonné, 2 fr. 25.

COMITE DES CONCOURS POÉTIQUES *du midi de la France. Anciens concours poétiques de Bordeaux; appel aux poètes* : Le trente-sixième concours poétique ouvert en France le 15 février 1886, sera clos le 1^{er} juin 1886. Vingt médailles, or, argent, bronze seront décernées. Demander le Programme, qui est envoyé *franco*, à M. EVARISTE CARRANCE, *Président du Comité*, 6, rue du Saumon, à Agen, *Lot-et-Garonne*. — *Ajfranchir*.

* L'INFIRMIÈRE — Par LOUISE DE LASERRE. *Pour paraître fin février 1886*. Ce volume ne sera vendu que : Broché 4 fr. 50. Rel. imit. t. 1 fr. 60. Dans cet émouvant récit, Mlle de Laserre a mis en scène une jeune fille, appartenant à une famille noble et riche, qui a été tellement frappée au cœur par les désastres de la patrie en 1870 et par les souffrances de nos blessés qu'elle s'est consacrée entièrement à soigner les malades pauvres. Elle nous la montre obéissant à une vocation impérieuse, apprenant le métier d'infirmière et faisant son service dans un hôpital. Elle nous fait aimer et admirer son héroïne, qui se dévoue avec une touchante simplicité à l'humanité souffrante.

M. le capitaine ERNESTO VOLPI a fait une conférence bien intéressante à Pavie, dont rend compte, en termes élogieux, le journal *La Provincia Pavese* du 20 janvier 1884, en la traitant de bonne action; le capitaine a parlé avec dignité, calme, de notre doctrine, en véritable érudit, en commentant les opinions contraires, et cela, aux applaudissements de tous les auditeurs qui étaient ravis de connaître un peu plus de vérités.

Le journal la REVISTA DE ESTUDIOS PSICOLOGICOS de BARCELONE *Espagne* nous a envoyé un volume intitulé : *El Espiritismo es la moral*; par Miguel Gimento Eyto. Nous remercions vivement l'auteur et la direction de ce journal qui ont bien voulu nous adresser cette intéressante brochure; nous regrettons de ne pouvoir la répandre, les personnes connaissant la langue espagnole étant peu nombreuses en France. Puisse le présent avis, intéresser nos amis qui aiment la littérature espagnole et peuvent l'apprécier.

MANUEL DE SPIRITISME : Nous recommandons vivement cette brochure de notre S. E. C. M. Lucie GRANGE; 0 fr. 30. — 12 exemplaires 3 fr. — 24 exemplaires 5 fr. 50. — Il faut lire ce bon travail.

LA MUSE IRRITÉE : Ouvrage recommandé, vers énergiques, belles inspirations. 3 fr.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. ROUGIER et Cie, rue Cassette, 4.